

Jaurès. Le mythe et la réalité

Bernard Antony

Présent, n° 7655 du 1^{er} août 2012

Bernard Antony : “Jaurès, le mythe et la réalité” Les dessous d’une icône de la République

En 2014, pour l’anniversaire du centième anniversaire de la mort de Jean Jaurès (il a été assassiné le 31 août 1914), nous allons avoir droit à des cérémonies, à des discours, à des élégies laïques et obligatoires, à des kilomètres d’hagiographies.

Prenant tout le monde de vitesse, et loin des sirops apologétiques que l’on va nous faire ingurgiter *ad nauseam*, Bernard Antony nous parle d’un « autre » Jaurès, bien différent de celui figé pour l’éternité au Panthéon où seul Belphégor peut reconnaître les siens. Des livres sur Jaurès, j’en ai lu des dizaines. Eh bien, celui de Bernard Antony, *Jaurès, le mythe et la réalité*, est le premier qui m’apprend quelque chose de neuf.

Bernard Antony est un « pays » de Jaurès comme on dit. Cette proximité et ce voisinage géographiques confèrent à son étude un intérêt tout particulier et, à quelques égards, une sorte d’empathie à l’égard de ce gros garçon pataud qui a besoin de l’aide de sa maman pour se dégouter une épouse... Et ce sera Louise Bois, jeune fille bien comme il faut, née dans une famille bourgeoise de l’Aveyron, le père étant un négociant en épicerie, un « Beurre, œufs, fromages ». La fiancée est dotée : une propriété de cinquante hectares, le « Bessoulet », non loin de Villefranche-d’Alby. On lira avec beaucoup d’intérêt – et d’amusement – le chapitre intitulé : « Travail-Famille-Patrie ! »

Ça, c’est le Jaurès « humain », partageux, somme toute, de la morale dite « bourgeoise » et qui n’était alors que la morale naturelle des hommes et des femmes de toutes les classes.

Passons sur Jaurès panthéonisé. Contre son gré, d’ailleurs, comme l’indique Bernard Antony. Se promenant un jour avec Aristide Briand, dans l’ancienne église Sainte-Geneviève désacralisée au bénéfice des « grands hommes (républicains) », Jaurès lui dira : « Il est certain que je ne serai jamais porté-là. Mais si j’avais le sentiment qu’au lieu de me donner pour sépulture un de nos petits cimetières ensoleillés et fleuris de campagne, on dût porter ici mes cendres, je vous avoue que le reste de ma vie en serait empoisonné. » Il fut porté là. C’est ce que Bernard Antony appelle « La punition du Panthéon ».

Lequel Bernard Antony s’est infligé, pour écrire cet essai qui relève de la somme, de relire tout Jaurès ! *L’Armée nouvelle*, bien sûr, mais aussi les milliers de pages de *L’Histoire socialiste de la Révolution française*. Ce qu’il en tiré, par-delà le verbiage, est tout simplement effrayant et devrait interdire, en 2014, que l’on en fasse des tonnes autour du centième anniversaire du tribun de Carmaux : « Enkysté dans une utopie archaïque datant au moins aussi de Platon, Jaurès n’a pas eu la puissance visionnaire d’un Georges Orwell ni d’un Aldous Huxley dont on peut fusionner les deux œuvres essentielles dans une anticipation réellement prophétique du monde moderne, un monde déshumanisé,

d'écrasement de la personne humaine réduite à une unité statistique et d'écrasement de l'universel dans l'inversion mondialiste. »

On a mythifié Jaurès. Bernard Antony le ramène à sa (triste) réalité.

Alain Sanders

Minute, n° 2577 du 22 août

Jean Jaurès ou le droit du sang

Jaurès n'est pas seulement un martyr dont on se demanderait « *pourquoi ils l'ont tué* ». C'est aussi un penseur et un merveilleux « *metteur en mots* ». Bernard Antony vient de lui consacrer un livre important. A la rencontre de la gauche perdue.

Il n'existe malheureusement pas d'histoires globales de la gauche comme il y a plusieurs synthèses sur les droites en France.

C'est sans doute s'avisant de cette carence que Bernard Antony a essayé d'approcher le cœur idéologique de la gauche à travers le personnage de Jean Jaurès. Symbole de l'engagement intellectuel à gauche, Jaurès a beaucoup écrit ; la postérité l'adule. Pour Bernard Antony, il y avait là matière à un défi.

Issu d'une famille de Blancs du Midi, ce jeune normalien, qui aurait pu figurer dans *Les Déracinés* de Barrès, se retrouve socialiste avec enthousiasme. Brillant élève, il aurait pu aspirer au professorat mais décide de s'engager en politique pour faire triompher ses convictions. Ce sera l'homme de l'unité dans la mouvance socialiste. Son journal *L'Humanité* accueillait toutes les tendances du socialisme en lien avec la Deuxième Internationale. Il ne voulait pas de la guerre. Sa mort tragique – il est assassiné à la veille du conflit mondial par un déséquilibré qui se prétend « *nationaliste* » – garde jusqu'aujourd'hui sa mémoire sans tache. Il est « *le saint* » de la cause.

La Révolution française comme matrice

Mais quelle est cette cause se demande en substance Bernard Antony. Le président de Chrétienté Solidarité et de l'Institut du Pays réel aime aller à la rencontre de ses adversaires. Il le fait avec cette chaleur et cette pointe d'accent qui le rendent irrésistible. Il le fait – c'est irremplaçable – en mobilisant toute sa culture, qui n'est pas étroite. Il le fait surtout en connaissance de cause, après avoir étudié attentivement ceux qu'il entend combattre. C'est ainsi qu'il a consacré des ouvrages fondamentaux à la franc-maçonnerie, à l'islam, où sa vaste culture et sa force de conviction se marient harmonieusement pour nous donner un état de la question, qui, le plus souvent, n'existe pas avant lui.

Son ouvrage sur Jaurès représente, on le devine, une prodigieuse somme de travail. Chaque jugement est argumenté et étayé par force citations. L'homme est jaugé. L'œuvre est analysée. Que reste-t-il du personnage ? Quel rapport y a-t-il du mythe à la réalité ?

« *Si vous n'avez pas la vérité absolue, qu'est-ce que vous faites au pouvoir ?* », lance-t-il un jour à Clemenceau. Cette apostrophe dit tout.

Jaurès était convaincu de lutter au nom d'une vérité historique qui pouvait prétendre être une sorte d'absolu transtemporel, se réalisant petit à petit dans la poussière des événements. Pour lui, sans aucun doute, c'est la Révolution française qui est la matrice de toute vérité politique. C'est la raison pour laquelle il commet cette énorme *Histoire socialiste de la Révolution française* qu'Antony commente d'ailleurs de près en reprenant point par point l'interprétation des événements fondateurs de notre propre histoire.

Ainsi la nationalisation des biens du clergé (qui sauvera économiquement la Révolution) donnera l'occasion à Jaurès de formuler la grande loi du socialisme utopique, loi toujours en vigueur même si elle est utopique : « *En dehors de l'individu et de l'Etat, toute existence est factice, artificielle : les corps n'existent que par le consentement ou mieux par la volonté de l'Etat ; il peut les dissoudre.* » Jaurès fait sienne avec jubilation cette formule de « *l'éminent jurisconsulte Thouret* ».

Au summum de la religion de l'homme

Il y en a une autre, qui lui appartient en propre et qu'a dénichée Antony : elle porte sur ceux qui ont voté la mort du roi **Louis XVI**. Il les voit, ces régicides, « *avec le signe révolutionnaire dont les marqua tous au front le sang du roi* ». C'est « *un mystère terrible auquel ont communiqué des régicides sacrificateurs, qui vont ensuite se calomnier et s'envoyer à l'échafaud* ». L'Histoire atteint là aux dimensions d'une véritable initiation. Ses mystes peuvent bien revendiquer pour eux « *la vérité absolue* ». Ils l'ont payé d'assez de sang.

On a l'habitude de ne pas prendre au sérieux les différentes manifestations de « *la religion de l'Homme* ». Sous la plume de Jaurès, la religion de l'homme revendique le sang, non pas le sang des martyrs mais le sang des victimes comme marque ultime de son droit absolu. Jaurès pacifiste ? Oui. Et c'est au nom de ce pacifisme qu'il est l'auteur d'un livre de 450 pages intitulé *L'Armée nouvelle*, aux termes duquel on découvre que seuls les socialistes, organisés en milices populaires, ont le droit de verser le sang.

Joël Prieur

Reconquête, n° 290, août-septembre 2012

***Jaurès : Le mythe et la réalité* La nécessaire réplique au culte qui revient**

De Jean Jaurès on sait que c'est le nom d'une rue ou d'une place dans toutes les villes de France, et que ce nom était celui d'un tribun socialiste assassiné à la veille de la Première Guerre mondiale. C'est à peu près tout. Pourtant on entend toujours, à l'occasion, ici et là, une citation de Jaurès venant appuyer le propos. Un propos de droite comme de gauche, voire un propos épiscopal. Ainsi en juillet dernier je lisais le texte virulent d'un évêque brésilien, Paulo Sergio Machado, contre ceux qui « *veulent le retour de la Messe en latin avec le prêtre célébrant le dos tourné au peuple* ». Il concluait son libelle (à la fois stupide et cruel) par « *deux pensées* », la seconde était : « *Prenez à l'autel du passé le feu, non les cendres* » (*Jean Jaurès, socialiste français*).

Ainsi Jaurès sert-il même de référence ultime à un évêque, pour fermer la bouche aux stupides réactionnaires qui souhaitent simplement bénéficier d'un acte législatif du pape obligeant toute l'Église... Pour cet évêque, l'autorité de Jaurès est supérieure à celle de Benoît XVI. Sans doute ne sait-il pas que l'ambition de Jaurès était de supprimer le clergé (et d'éradiquer le christianisme), ou peut-être le sait-il, après tout, puisque lui aussi s'acharne à détruire l'Église, et peut-être plus efficacement que Jaurès.

Mais voici qu'arrive 2014. L'année du centenaire de l'assassinat du tribun. Et l'on va nous assener sur tous les tons la légende républicaine, voire même la légende chrétienne, de Jaurès. On va nous servir à toutes les sauces le mythe du grand homme de la République sociale, l'orateur au service des faibles, l'homme de paix, l'homme du juste milieu de la laïcité, etc. Les encensements ont déjà commencé. Il était donc temps que paraisse le livre de Bernard Antony, qui est une magistrale réplique préventive au culte jaurésien de l'année qui vient.

Au côté de Lénine

Bernard Antony nous montre que Jaurès est à la fois un bon bourgeois du Tarn et un idéologue marxiste, assistant fièrement à la première communion de sa fille et voulant, selon ses propres paroles, « *non seulement la laïcité complète de l'État, mais la disparition de l'Église et même du christianisme* ».

Bernard Antony insiste sur cette réalité du personnage, car on fait souvent de Jaurès un socialiste spiritualiste, sans doute quelque peu hérétique sur le plan du dogme mais s'inscrivant néanmoins dans une inspiration chrétienne.

La vérité est que Jean Jaurès est d'abord un révolutionnaire authentiquement marxiste, communiste avant qu'existe le parti, membre du Bureau socialiste international (BSI) au côté de Lénine. Il est un des laïcards forcenés qui imposent les diverses lois anticléricales, puis finalement la loi de 1905. Et il est le célèbre défenseur des mineurs de Carmaux dont il devient le député en 1893. Et il est en 1903 le fondateur de *L'Humanité*.

Mais tout en se disant révolutionnaire il est capable d'intituler un discours *Éloge de la réforme*, tout en parrainant une autogestion ouvrière de faire remarquer aux ouvriers qu'ils ont besoin de patrons. Etc.

On se trouve face à un très curieux personnage, et l'on comprend que Bernard Antony, qui le côtoie depuis toujours, en quelque sorte, puisque tous deux ont œuvré dans le domaine social du côté de Castres, ait souhaité broser le portrait de celui qui reste le grand homme de la région.

Jaurès : travail, famille, patrie !

Il n'hésite pas à titrer un chapitre : *Jaurès : travail, famille, patrie !* Et en effet ce sont trois thèmes de prédilection du tribun socialiste. Bernard Antony cite des propos d'anthologie sur la défense de la famille, lors des distributions de prix... ou quand il s'en prend publiquement à la maîtresse d'un député...

Et c'est aussi sa propre famille. Bernard Antony prend un malin plaisir à conter par le menu la façon vaudevillesque dont Jaurès a pu trouver femme, grâce à une châtelaine qui avait décidé de le marier à la fille d'un bon bourgeois. Mais il fallait que maman soit d'accord, et la jeune fille aussi, ce qui ne fut pas si facile, d'autant que Jaurès était fort timide...

On a du mal à imaginer que c'est le même homme qui se livrera à des discours enflammés pendant des heures, voire des jours (et même deux journées d'affilée...) à la Chambre ou sur diverses tribunes, se prenant pour Cicéron multiplié par Bossuet, et en même temps pour un grand théoricien du socialisme.

Mais les discours de Jaurès (qui avait une mémoire prodigieuse et une culture encyclopédique) étaient un torrent de références, de citations, d'images, d'envoies lyriques à la tonalité éventuellement religieuse (au point qu'on pouvait se méprendre), d'une incontinence verbale correspondant à la boulimie anarchique du personnage qui arborait les reliefs de ses repas sur sa barbe... Bernard Antony cite deux portraits de Jaurès hauts en couleurs, signés Péguy et Anatole France.

Sous le déluge il n'y avait guère de théorie, et à ceux qui voient Jaurès comme un socialiste inclassable, Jules Monnerot répondait qu'il était « *l'hérésie rhétorique* » du socialisme.

Le pacifiste de l'Armée nouvelle

On sait aussi que Jaurès était « pacifiste ». Et il l'était assurément, dans la mesure où il ne

voulait pas de la guerre de 14. Mais l'un de ses principaux ouvrages est intitulé *L'Armée nouvelle*. Il est doublement significatif que ce livre de 450 pages soit... l'exposé des motifs d'une proposition de loi (qui ne sera jamais discutée à la Chambre), et qu'il devait être ensuite la première partie d'une somme intitulée *L'organisation socialiste de la France*, qu'il n'écrira pas (mais il est vrai qu'il est assassiné à 54 ans).

Ce livre est typique de Jaurès. C'est, nous dit Bernard Antony, « *une vaste pièce d'enseignement simultanément politico-moral et historico-littéraire* ». Il y en a pour tous les goûts. Mais il y a aussi le fond, authentiquement marxiste, de la proposition (longuement expliquée), qui est une militarisation de la société depuis l'enfance. L'« armée nouvelle », c'est le prolétariat organisé et armé qui peut faire face à toute agression. Le tout étant agrémenté de théories stratégiques d'une consternante absurdité.

Retour sur la Révolution française

Le livre de Bernard Antony est en deux parties. La première est intitulée *Histoire de Jaurès*, la seconde *Jaurès historien*. Cette seconde partie est en fait entièrement consacrée à l'énorme *Histoire socialiste de la Révolution française*, rédigée par Jaurès sous la triple inspiration de Marx, Plutarque et Michelet...

En fait, même si son livre d'histoire est gigantesque (4.400 pages), Jaurès n'est pas plus historien qu'il n'est théoricien du socialisme. Du reste le seul fait d'intituler son livre *Histoire « socialiste »* montre qu'il s'agit de propagande. Ou d'une vision idéologique de l'histoire. Jaurès se sert des travaux des historiens, que parfois il se contente de recopier, et il les relit à la lumière du marxisme... et de l'actualité politique. Ainsi cette réflexion sur la Constitution civile du clergé : « *En un sens, c'est un acte de laïcité plus hardi que la séparation de l'Église et de l'État ; car, par la séparation de l'Église et de l'État, on ne laïcise que l'État ; la Constitution civile du clergé laïcisait à certains égards l'Église elle-même.* »

Dans cette seconde partie, Bernard Antony utilise Jaurès pour exprimer ses propres considérations sur la Révolution française. C'est en quelque sorte un dialogue entre les deux hommes, et c'est fort intéressant, car Bernard Antony ne caricature jamais la pensée de Jaurès, il ne peut même se départir d'une certaine sympathie pour le personnage, ce qui donne d'étonnants passages, comme lorsqu'il reproche à Jaurès (qui avait dénoncé les massacres d'Arménien à la Chambre) de passer sous silence le génocide vendéen...

Ce qui est fascinant, finalement, chez Jaurès, c'est le mélange d'utopie délirante et de réalisme visionnaire. Ainsi dans une même page Bernard Antony cite-t-il un discours aux lycéens d'Albi, où Jaurès prophétise en 1903 « *la paix définitive* » qui va s'installer par « *la démocratie, la science méthodique, l'universel prolétariat solidaire* » ; et le propos où il refuse la guerre qui se profile, et où il voit juste sur ses deux conséquences : « *D'une guerre européenne peut jaillir la Révolution et les classes dirigeantes feraient bien d'y songer ; mais il en peut sortir aussi pour une longue période, des crises de contre-révolution, de réaction furieuse, de nationalisme exaspéré, de dictature étouffante, de militarisme monstrueux...* » Il est vrai aussi que quand on parle tout le temps et qu'on dit tout et le contraire de tout il arrive qu'on ne se trompe pas...

Enfin, l'étude de Jaurès dans son époque permet à Bernard Antony de poursuivre sa réflexion sur la franc-maçonnerie, et même sa réflexion sur le judaïsme, car les envolées panthéistes de Jaurès ne sont pas sans rapport avec la Kabbale... Et l'on retrouve aussi, ou plutôt d'abord, Bernard Antony en grand connaisseur de l'histoire sociale, et de l'histoire du communisme.

Bref, c'est un livre important, de plusieurs points de vue, mais d'abord comme

contribution au rétablissement – et à l’approfondissement – de la vérité sur un pan de notre histoire.

Yves Daoudal

Les 4 Vérités Hebdo, n° 859 du vendredi 21 septembre 2012

S’il y a un personnage de légende pour la gauche française, c’est bien Jean Jaurès. Brillant universitaire, tribun truculent, fondateur de *L’Humanité*, et, pour couronner le tout, assassiné à la veille de la Grande Guerre...

Rien ne manque. À tel point que, bien au-delà de la gauche, la figure de Jaurès suscite de l’admiration.

À la veille du centenaire de la mort de Jaurès, Bernard Antony publie un ouvrage qui montre pourquoi cette admiration est méritée. Mais aussi les faces moins reluisantes du tribun de Carmaux, notamment sa haine anti-chrétienne et son goût pour les terroristes de 1793.

Une passionnante histoire, non seulement de Jaurès, mais aussi de l’avant-guerre.

L’Action française 2000, n° 2849 du 18 au 31 octobre 2012

Entretien : « Sur le front de la Chrétienté »

(...)

– *Votre ouvrage le plus récent est consacré à Jaurès. Vous vous en prenez à un véritable mythe républicain et socialiste, qui est même invoqué par le FN...*

– On peut en effet trouver bien des choses dans l’immensité des discours et textes de Jaurès, et même de sympathiques citations dont certaines, sans cesse répétées par la droite et différents courants nationaux, sur le rôle indispensable des patrons ou sur la patrie qui est la seule chose qui reste aux pauvres... Mais sur la pensée et l’œuvre de ce grand homme panthéonisé, pas antipathique sur tous les plans, j’ai abordé l’essentiel, c’est-à-dire non seulement son utopie socialiste, collectiviste, communiste – il usait indifféremment des trois vocables –, non seulement ses erreurs politiques dues à ses illusions sur l’Allemagne, mais surtout son antichristianisme systématique (je ne dis pas anticléricalisme, ni anticatholicisme, je dis bien antichristianisme), que ne compensait pas le fait qu’il avait, pour ne pas déplaire à son épouse, laissé faire sa communion à leur fille ! Et puis, l’œuvre majeure de Jaurès, c’est son *Histoire socialiste de la Révolution française*. C’est un monument partisan, et, je le démontre, d’occultation, une œuvre négationniste majeure et, pour tout dire, à bien des égards odieuse. Songez que l’on n’y trouve rien sur les Colonnes infernales, même pas le nom de Turreau !

Propos recueillis par François-Xavier Présent

Lectures françaises, n° 666, octobre 2012

Jean Jaurès reste aujourd’hui ce qu’il est convenu d’appeler une « figure mythique » de la politique française. Né en 1859, à Castres (dans le Tarn), orateur brillant et habile manœuvrier, il est parvenu, en moins d’une vingtaine d’années, à hisser le parti socialiste au sommet de la république qui était devenu, en 1870, le régime politique « définitivement » imposé à la France. Sa notoriété fut démultipliée lorsqu’il fonda, en 1904, le journal *L’Humanité* (qui paraît toujours en 2012, puisqu’il est l’organe officiel du

Parti communiste français !). Les socialistes de gauche (les « purs et durs ») de l'époque lui reprochèrent amèrement d'avoir accepté l'argent du banquier Louis Louis-Dreyfus pour financer cette entreprise, mais la majorité de son parti lui sut gré d'avoir doté le socialisme français d'un grand journal (même si les hommes qui lui ont offert cet appui se souciaient infiniment plus de leurs affaires spéculatives que de l'avenir des « masses laborieuses »...).

Quelques années auparavant, Jaurès et les socialistes avaient rendu service aux amis du capitaine Dreyfus ; à leur tour les dreyfusistes fortunés lui « renvoyaient l'ascenseur ». Ce soutien et cette solidarité née du combat commun contre la « réaction » et le « militarisme » facilitèrent grandement la propagande socialiste et le nom de Jaurès devint connu dans le monde entier. Nous étions aux tout débuts du XX^e siècle, il était âgé d'un peu plus d'une quarantaine d'années. Peu de temps après, le 31 juillet 1914 (à la veille du déclenchement de la Grande guerre), il tomba assassiné sous les balles d'un déséquilibré. Ce fut un véritable séisme dans le microcosme politique. Cette mort brutale couronna sa victime de l'auréole définitive du « saint » de la cause. Aujourd'hui Jaurès est un martyr intouchable !

Afin de mesurer la « puissance » et l'influence des fondateurs-argentiers de *L'Humanité*, dès ses premiers numéros, son comité de rédaction a réuni certaines des plumes les plus prestigieuses de l'époque.

Cela n'a pu se faire sans la séduction des « espèces sonnantes et trébuchantes »... Jugez-en par cette simple nomenclature : Aristide Briand, Anatole France, Octave Mirbeau, Abel Hermant, Jules Renard, Tristan Bernard, Léon Blum, Henry de Jouvenel, Daniel Halévy, etc.

Bernard Antony, qui est un proche du « pays » de Jaurès (il est né à Tarbes et réside depuis de longues années à Castres), vient de lui consacrer un livre qui permet d'atténuer l'exagération de l'adulation. Il est, dans de telles circonstances, pratiquement impossible de critiquer la sensiblerie qui cache si bien les défauts de la carapace ! D'ailleurs, cela ne changerait pas grand-chose à une réputation toute faite et admise comme telle par l'ensemble de la population, acceptant comme argent comptant ce que colportent et imposent les media « aux ordres ».

Antony, en se penchant longuement sur son sujet, a tout de même trouvé prétexte à déboulonner la statue, ou du moins à ternir son brillant trop artificiellement déposé. Pour ce faire, il a très attentivement étudié les douze volumes qui composent l'imposante somme qu'est *L'Histoire socialiste, 1789-1900* (écrits par Jaurès lui-même aidé d'autres collaborateurs, placés sous sa direction). Son contenu (dont personne n'imagine ce qu'il recouvre, puisque très peu l'ont lu !) est sans équivoque : c'est moins une histoire du socialisme qu'une histoire politique considérée du point de vue socialiste, cette dernière étudiant les événements par rapport au développement des forces sociales. Selon la conception marxiste, dont l'œuvre tire son inspiration, l'ascension progressive des milieux ouvriers et paysans à la vie politique doit se faire essentiellement à travers la lutte des classes. Et c'est la Révolution française qui a créé les conditions favorables à cette ascension.

Cette démonstration est exposée dans les quatre volumes de *L'Histoire socialiste de la Révolution française* (dont Jaurès est l'unique auteur et qui constituent les premiers tomes de l'ensemble de l'œuvre). Il n'y a pour lui aucun doute : la Révolution est la matrice de toute vérité politique. Dans ce cadre, la nationalisation des biens du clergé lui donne le prétexte pour la formulation de la grande loi du socialisme utopique, loi toujours en vigueur de nos jours : « *En dehors de l'individu et de l'Etat, toute existence est factice, artificielle : les corps n'existent que par le consentement ou mieux par la volonté de l'Etat ; il peut les dissoudre.* »

Il n'y a donc que très peu de différence avec ce qu'ont imposé (pendant un siècle) et ce qu'imposent toujours les régimes de terreur communistes et marxistes-léninistes, entraînant à la mort des dizaines de millions de victimes innocentes !

Ce *Jaurès, le Mythe et la Réalité* (titre du livre de Bernard Antony, Atelier Fol'fer) est de la plus immédiate actualité, afin de ne se faire aucune illusion sur le programme politique de F. Hollande, très ferme adepte du socialisme utopique de son mentor Jaurès. De plus, il plonge les « libéraux modérés » (oui, ils existent bien !) dans leurs contradictions, en particulier ceux qui ont solennellement annoncé il y a quelques mois que pour rien au monde ils ne donneront leurs suffrages à un représentant d'une quelconque « bête immonde d'extrême droite » et qu'il est bien préférable de « garder son âme » en se réfugiant dans le giron socialiste à la façon Jaurès ! Nous pourrions, d'ailleurs et opportunément, poser une judicieuse question à ces donneurs de leçons et se posent en garants de la moralité publique : quelle différence voient-ils entre le « socialisme utopique » et le « national-socialisme » ?

Présent, n° 7736 du samedi 24 novembre

Mythe et réalité de Jaurès La chute du héros socialiste

Aucun lycée, aucune avenue, aucune place de France ne devrait s'appeler Jean Jaurès. Il pourrait, aujourd'hui, être traîné devant les tribunaux pour diffamation, discrimination et incitation à la haine religieuse... Et pourtant l'année 2013 va être consacrée à la célébration de ce bon socialiste, mort assassiné le 31 juillet 1913.

La biographie que vient de lui consacrer Bernard Antony qui ne déteste pas son personnage, ils sont du même pays, le Tarn, est une révélation des raisons de cette réputation. Il fut aux côtés du petit père Combes et de l'affreux Jules Ferry pour anéantir l'Eglise catholique, expulser ses congrégations et interdire l'enseignement catholique. Il admirait la cathédrale d'Albi « bien qu'elle symbolise tant de siècles d'ignorance et de douleur ».

Remarquable orateur, d'une grande culture, ce brillant normalien donne toute sa mesure en rédigeant en feuilleton pour les militants du parti *L'Histoire socialiste de la révolution française*. Les envolées lyriques sur les mille et un bienfaits de cette période se succèdent, comme la justification des pires actes dont le vol des biens d'Eglise, la nation avait besoin d'argent, et le martyre infligé à tant de Français. Il finit tiré comme un lapin, la Providence a de l'humour !

L'inquiétant c'est que Vincent Peillon, ministre de l'Education, est un fan de Jaurès. Or en lisant l'histoire de la révolution de Jaurès, on se rend compte que notre XXI^e siècle reste imprégné de tous ses mots d'ordre : l'ennemi de la république est un catholique, il est criminel, il n'y a pas à le juger mais à l'exterminer. C'est un fanatique, un ennemi du peuple, un traître. Enfin il faut régénérer le peuple. Un exemple parmi tant d'autres prouve actuellement l'ostracisme déterminé de la République et de son bras armé, le CSA qui refuse à la télévision catholique KTO le droit d'émettre sur TNT alors qu'elle vient d'accepter la candidature d'une télévision consacrée aux minorités raciales, religieuses ou sexuelles, intitulé « Vous La Diversité ». On peut en conclure deux choses, une bonne : les catholiques ne sont pas une minorité ! et une mauvaise, les catholiques sont des mous de supporter cette interdiction !

Bernard Antony cite en parallèle les jugements de Taine, de Furet, de Courtois et de Reynald Sécher et se moque des thuriféraires de cette exquise période que sont Soboul

et Rébérioux. Il est brillamment interrogé par Cécile Montmirail, ce qui rend le livre aisé à lire. Bref une réplique magistrale préventive, comme l'écrit Yves Daoudal dans *Reconquête*, à toute la propagande qui va encore déferler sur les ondes et dans la presse.

Pour en finir avec la célébration du socialisme

L'abbé de Tanouarn nous a proposé sur son blog ce texte du pape Pie XI tiré de *Quadragesimo anno* qui condamne non seulement le communisme, mais, explicitement, le socialisme né de la scission du Congrès de Tours :

« Nombreux sont les catholiques qui, voyant bien que les principes chrétiens ne peuvent être ni laissés de côté ni supprimés, semblent tourner le regard vers le Saint Siège et nous demander avec insistance si ce socialisme est suffisamment revenu de ces fausses doctrines pour pouvoir, sans sacrifier aucun principe chrétien, être admis et en quelque sorte baptisé.

« Voulant, dans notre sollicitude paternelle, répondre à leur attente, nous décidons ce qui suit : qu'on le considère soit comme doctrine, soit comme fait historique, soit comme action, **le socialisme, s'il demeure vraiment socialisme, même après avoir concédé à la vérité et à la justice ce que nous venons de dire, ne peut pas se concilier avec les principes de l'Eglise catholique, car sa conception de la société est on ne peut plus contraire à la vérité chrétienne.** Selon la doctrine chrétienne, en effet le but pour lequel l'homme, doué d'une nature sociable, se trouve placé sur cette terre est que, vivant en société et sous une autorité émanant de Dieu, il cultive et développe pleinement toutes ses facultés à la louange de son Créateur et que remplissant fidèlement les devoirs de sa profession ou de sa vocation quelle qu'elle soit, il assure son bonheur à la fois temporel et éternel. Le socialisme, au contraire ignorant complètement cette sublime fin de l'homme et de la société, ou n'en tenant aucun compte, suppose que la communauté humaine n'a été constituée qu'en vue du seul bien être... Que si le socialisme, comme toutes les erreurs, contient une part de vérité (ce que d'ailleurs les Souverains Pontifes n'ont jamais nié) il n'en reste pas moins qu'il repose sur une théorie de la société qui lui est propre et qui est inconciliable avec le christianisme authentique. **Socialisme religieux, socialisme chrétien, sont des contradictions : personne ne peut être au même temps bon catholique et vrai socialiste.** » (Encyclique *Quadragesimo anno*, paragraphes 54 et 55).

Tout ceci n'est pas de l'histoire ancienne, Jaurès est un maître pour notre ministre de l'Education nationale Vincent Peillon. Rappelons sa biographie trouvée sur la toile :

« Vincent Peillon, ministre de l'Education nationale, est né dans une famille de communistes purs et durs : il est le fils d'un cadre du parti communiste et dirigeant de la banque soviétique en France (Eurobank), le neveu d'Etienne Baulieu (né Blum), militant communiste, père de la pilule abortive et président de l'Académie des sciences en 2003-2004. Vincent Peillon dit avoir été très marqué par sa grand-mère maternelle "juive et républicaine, avec la passion de la France" (*La Croix*, 6 mars 2009), mais surtout fervente militante féministe. Il milite dans sa jeunesse aux Comités communistes pour l'autogestion, et fait son entrée au PS dans les années 1990, d'abord auprès de Lionel Jospin, alors ministre de l'Education nationale, puis du président de l'Assemblée nationale, Henri Emmanuelli, dont il fut la plume. Il a épousé en secondes noces Nathalie Bensahel, ancien chef adjoint du service économique de *Libération*. Agrégé de philosophie, il enseigne jusqu'en 1997, date à laquelle il est élu député. Non réélu en 2002, il est détaché pendant 2 ans comme directeur de recherches au CNRS. »

Le second maître du ministre est Ferdinand Buisson, protestant « libéral », grand soutien de Jules Ferry, président de la Ligue de l'enseignement, président de l'association

nationale des libres penseurs et l'inventeur du mot laïcité. Peillon rédigea un essai intitulé : *Une religion pour la République. La foi laïque de Ferdinand Buisson*. Pour installer leur religion, il leur faut éradiquer la nôtre.

Distribuez ce livre instructif pour que la célébration à venir du grand Tarnais soit un peu moins flamboyante et qu'on en finisse avec les discussions oiseuses.

Anne Brassié

L'Homme Nouveau, n° 1531 du 8 décembre 2012

Alors que les thuriféraires de toits bords s'appêtent à rejoindre les caciques socialistes dans l'éloge inconditionnel de Jean Jaurès, gommant sa haine de la foi et sa négation du génocide révolutionnaire, Bernard Antony publie un livre très éclairant et sans fard sur un des grands hommes de la gauche.

Jean Jaurès revisité

– Quelles raisons vous ont poussé à écrire ce livre sur Jaurès ?

– À vrai dire plusieurs raisons, très convergentes. La première, celle de mon intérêt pour l'histoire des faits et des idées qui les éclairent. Or Jaurès, dont la dépouille est au Panthéon, est un personnage considérable de l'Histoire de notre pays, exalté par toute la gauche comme le géant fondateur du parti socialiste mais dans lequel des politiciens absolument de toutes nuances, surtout dans le midi où il a beaucoup parlé et agi, éprouvent sans cesse le besoin de puiser pour émailler leurs discours de quelques citations. De plus, habitant et travaillant depuis 1968 à Castres où il est né, dans ce Tarn dont il a été plusieurs fois le député, et en ayant été un élu pendant 18 ans, j'ai eu à côtoyer le culte régional dont il fait encore quelquefois l'objet, surtout dans le carmausin, et à l'analyser. Or voici que déjà fleurissent les articles annonçant « l'année Jaurès », qui va en fait s'étaler sur 2013 et 2014, avec la commémoration de son assassinat le 31 juillet 1914, trois jours avant le début de l'immense boucherie de la première grande guerre civile européenne.

Jaurès va ainsi être exalté sans nuances critiques par l'État socialiste et toute la République et son histoire mythifiée relève déjà d'une désinformation qui ira en s'amplifiant.

– Dans votre première partie, vous montrez Jaurès sous différentes facettes. Qui était-il vraiment ?

– Eh bien, ce fils d'une famille de bonne bourgeoisie à dominante royaliste, catholique et militaire, devenu un énorme ténor de l'extrême-gauche se disant indifféremment, car c'était la même chose alors, collectiviste, socialiste ou communiste, fut en effet un homme à multiples facettes : les unes sympathiques, sous différents aspects de sa personnalité et de son immense culture, les autres beaucoup moins, car non seulement il fut féroce anticlérical mais véritablement mu par une constante haine du catholicisme, un absolu rejet du christianisme.

Or, parce que, quoique marxiste, il n'était pas matérialiste et qu'il exprimait une sorte de spiritualisme gnostique et panthéiste, et parce que, pour être agréable à son épouse très catholique, il laissa faire sa communion à sa fille Madeleine, on en a fait, dans le délabrement culturel actuel, une sorte de chrétien humaniste. C'est cela que, par respect d'ailleurs pour la vérité de sa personne, je réfute sans difficulté.

– Vous avez titré la deuxième partie de votre livre « Jaurès l'historien ». Pourquoi vous attachez-vous à cet aspect peu connu du tribun ? Jaurès a-t-il fait vraiment

œuvre d'historien ?

– Cet aspect est bien sûr connu de tous ses biographes ou plutôt hagiographes et exalté par exemple par un Max Gallo dans son livre *Le Grand Jaurès*. Or, dans sa considérable *Histoire socialiste de la Révolution française* dont j'ai lu avec ténacité les quatre mille pages, il livre grandement sa propre pence engagée, comme s'il en avait été un acteur. Car c'est en effet une histoire non seulement « socialiste », sous le prisme de l'analyse marxiste, mais une « histoire » dont il annonce en préambule la couleur, celle de sa passion révolutionnaire, jacobine, montagnarde, robespierriste. On y vérifie sans cesse, et je le montre, sa haine de l'Église catholique, du pape mais aussi des dogmes chrétiens en général. Jaurès s'y montre beaucoup plus fanatique que ses prédécesseurs, Blanc, Michelet et surtout Buchez, cet immense et curieux chroniqueur de la Révolution, se voulant à la fois catholique et jacobin, voyant en la Révolution une phase de purification pour un retour à la chrétienté.

Jaurès excuse, relativise, nie ou ignore les aspects les plus monstrueux et génocidaires de la Révolution. Songez que l'on ne trouve même pas dans ses milliers de pages le nom du général Turreau ni mention de ses colonnes infernales... Or, avant de connaître mieux, avec Reynald Sécher, les ordres exterminationnistes de la Convention, on savait parfaitement les réalités de l'extermination.

Propos recueillis par Alexandre Francheteau

Politique Magazine, n° 114, janvier 2013

Le vrai Jaurès

Que d'avenues, de places, de lycées Jean Jaurès ! Dans un discours socialiste ou politicien d'aujourd'hui, c'est avec Blum la référence absolue. Et si on savait la vérité sur ce mythe républicain ! La réalité telle qu'elle fut ! Répondant aux questions de Cécile Montmirail, Bernard Antony qui connaît son sujet sur le bout des doigts, étant un compatriote de l'homme de Carmaux, dresse le portrait de cette célébrité, de l'intellectuel, du politicien, de l'historien et du théoricien du socialisme et de la Révolution. D'excellente famille catholique et royaliste, comme beaucoup de ces gens-là, Jaurès qui avait incontestablement des facultés prodigieuses, ne fut entraîné dans son immense erreur imaginative que par le besoin irrépressible d'affirmer sa personnalité. L'homme, fort bourgeois par ailleurs et bon vivant, s'est trompé sur tout. Il s'est cru « le verbe » du peuple, ce qui donnait du prestige à sa carrière d' élu. Il a transformé la Révolution en épopée, le socialisme en machine à bonheur, la République en religion de substitution. Germanolâtre, internationaliste de sentiment, il n'a pas vu venir la guerre de 1914. Son assassinat le 31 juillet 1914 lui a donné une auréole de martyr au moment précis où les événements lui donnaient totalement tort. Ce livre de Bernard Antony qui couvre la période et décrit avec finesse et justesse l'environnement idéologique, est aussi facile à lire que passionnant.

Hilaire de Crémiers

Itinerarium, <http://www.itinerarium.fr/jaures-lexegete/>, février 2013

Jaurès, l'exégète

Le dernier livre de Bernard Antony, *Jaurès, le mythe et la réalité* (Editions Ateliers Fol'fer, 2012, 276 p.), nous offre une image du grand orateur socialiste loin des

sentiers battus. Quoique l'homme soit infiniment respectable, il convenait de mettre l'accent sur un aspect peu connu de lui, le Jaurès théologien.

« *Jamais la Révolution ne connut un plus grand danger. Le vote de l'appel au peuple, c'était la perte de la France révolutionnaire* » (P. 229).

S'il y a une phrase à retenir de Jean Jaurès, qui le résume autant qu'il synthétise l'ensemble de l'ouvrage rédigé par Bernard Antony sur cette figure historique, c'est bien celle-là. Dans le contexte d'actualité du mariage pour tous, les paroles résonnent comme en écho, elles ont le goût amer de la trahison qui pénètre le cœur de la conscience collective française. Et si le socialisme se résumait à ça, à cette confiscation permanente du pouvoir par une faction censée représenter l'opprimé, être sa tête pensante ? Et si les 700 000 signatures reposant dans les poubelles du CESE symbolisaient un acte s'enracinant dans l'ADN révolutionnaire des institutions françaises ?

Ces mots ont été écrits dans *l'Histoire socialiste de la Révolution française*, à propos du procès du Roi Louis XVI. La Gironde avait demandé un « *appel au peuple* », demande d'autant plus légitime qu'il s'agissait d'une question liée à la représentation nationale. L'appel au peuple est écarté, le roi est condamné, la sentence proclamée : la mort. Pour Jean Jaurès, il eut été fou voire suicidaire de s'en remettre la décision au peuple souverain. Preuve par l'une des plus grandes intelligences du socialisme français que la Révolution ne fut pas et ne devait pas pour sa propre survie être démocratique.

Pour comprendre ce raisonnement jaurésien, la lecture du dernier livre de Bernard Antony, *Jaurès, le mythe et la réalité*, fournit amplement la réponse. Le peuple sur lequel repose la légitimité révolutionnaire, ne peut être représenté que par celui que le pense. Comme il y eut les apôtres pour raconter le Christ, comme il y eut les Pères de l'Eglise pour interpréter les *Evangelies*, il y eut les révolutionnaires pour raconter le peuple, il y eut les républicains pour faire l'exégèse de la Révolution, il y eut les socialistes comme docteurs officiels de la nouvelle Eglise universelle. Comme beaucoup d'entre ces derniers, Jaurès refusait que le prolétariat pût avoir lui-même la parole, une masse si peu consciente de son statut de classe. L'idée de sa propre prise en main n'existait qu'au conditionnel, dans un futur où l'Education aurait enfin réalisé son œuvre de conscientisation. Un siècle plus tard, **Vincent Peillon** offre les mêmes perspectives d'avenir à cette classe que la mondialisation a fait disparaître, lui qui se tient comme disciple du grand orateur (1).

Bernard Antony ne se livre pas du tout à une attaque ad hominem de la personne de Jaurès, bien au contraire. L'homme politique est présenté sous son jour le plus flatteur :

« *Ce Jaurès, fils aimant, époux fidèle et père attentionné malgré ses occupations, ce Jaurès républicain, mais aussi du travail, de la famille et de la patrie* » (p. 45).

S'il est resté un tel mythe dans l'imaginaire politique des Français, c'est – outre sa mort tragique – en raison de ses vertus. Le journaliste et président de l'Agriif s'attèle à la pensée de Jean Jaurès à partir de deux de ses œuvres : *L'Armée nouvelle* et son *Histoire socialiste de la Révolution française*.

Jean Jaurès est un véritable exégète de la Révolution française qu'il incline dans son axe socialiste pour mieux lui donner sens. Le mot « exégète » vaut mieux que celui d'historien. Parallèlement à **Jules Michelet** ou à **Philippe Buchez** et contrairement à **Hypolyte Taine**, il prend la Révolution française comme un événement fondateur à réinterpréter continuellement en fonction du cheminement progressiste de la civilisation humaine. L'exercice n'est ni philosophique, ni historique : il est religieux. Jaurès est religieux, fondamentalement (2). Il travaille comme un exégète et propose une théologie. Vincent Peillon lui-même approuverait ces propos. C'est pourquoi la synthèse des

socialismes ne semble pas pour lui insurmontable. Du socialisme « utopique » au socialisme « scientifique », entre **Jules Guesde**, **Aristide Briand** et **Gustave Hervé**, la religion de l'humanité est le pivot de l'ensemble. Elle surmonte les contradictions indéfinies de la dialectique hégélienne. C'est elle qui mène vers l'utopie tant annoncée.

Dans *Jaurès, le mythe ou la réalité*, l'accent est mis sur l'anticléricisme notoire du député. Bernard Antony sait bien que Jean Jaurès a fait baptiser sa fille, mais il préfère, au-delà de ces actes – quoiqu'ils ne sont tout de même pas anodins –, se concentrer sur ses écrits. Les références sont nombreuses surtout dans son Histoire socialiste de la Révolution française. Ce qui est intéressant, c'est la manière dont cet anticléricisme prend forme : il ne s'agit pas d'une guerre contre l'esprit religieux, mais plus exactement de la guerre d'une religion contre son hérésie. Le XIX^e siècle procède à un inversement des rôles qu'a si bien compris **Philippe Muray** dans son *XIX^e siècle à travers les âges* : la vraie religion s'incarne dans un vaste ensemble progressiste et l'hérésie qu'elle cherche à abattre n'est autre que l'Église catholique. Voilà en guise de conclusion ce que Bernard Antony rapporte de Jean Jaurès :

« En tout cas, bien loin que l'humanité doive tendre comme vers un idéal à la séparation du spirituel et du temporel, c'est leur fusion au contraire qu'elle doit désirer. Il faut que toute la vie de tous les hommes, jusque dans le détail des métiers soit pénétrée par un idéal de justice, de science et de beauté, et il faut que cet idéal au lieu d'être monopolisé et interprété par une caste spirituelle soit constamment renouvelé, vivifié par l'expérience de ceux qui vivent et agissent, par le mouvement de l'activité « temporelle ». »
(P. 200)

(1) Voir l'ouvrage de Vincent Peillon, *Jaurès ou la religion du socialisme*. Voir aussi sur ce sujet l'étude de Vivien Hoch, « Vincent Peillon, prophète d'une religion laïque », voir notre article « La religion républicaine et socialiste expliquée par Vincent Peillon ».

(2) Cf. Jordi Blanc, *Jaurès philosophe*, thèse de doctorat, université de Toulouse-le Mirail, 1995.

Reconquête, n° 295, février 2013

Cercle du livre choisi

Plusieurs articles ou entretiens importants avec l'auteur ont salué son travail dans la presse de la droite de conviction. Remercions ici *Présent*, *L'Homme Nouveau*, *L'Action Française*, *Minute*, *La Nef*, *Politique-Magazine* et déjà plusieurs émissions sur *Radio-Courtoisie*.

Le livre de Bernard Antony s'impose désormais comme celui de la connaissance indispensable, solide,

documentée au déferlement de jaressolâtrie qui va se développer tout au long de 2013 et jusqu'en 2014, pour la commémoration du centenaire de la mort du grand homme du socialisme.

Jaurès, sous sa rondeur, n'en déplaie aux travestisseurs de la vérité, était hélas partisan d'une laïcité de combat non seulement anticléricale mais d'un antichristianisme systématique. Il est ainsi l'inspirateur et le modèle de nos gouvernants actuels dans leur aversion anti-catholique et notamment de Vincent Peillon dans sa conception antichrétienne et parfaitement totalitaire de l'Éducation nationale.

Renaissance Catholique, n° 128, août-octobre 2013

Le coin des lectures

Jaurès. Le mythe et la réalité

Le 31 juillet 1914, trois jours avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale, Jean Jaurès, figure éminente du Parti socialiste français et de la II^e internationale (au Bureau de laquelle il siégeait aux côtés de Lénine), était assassiné par un certain Raoul Villain, lequel déclara avoir voulu « *supprimer un ennemi de [son] pays* » (Jaurès était un pacifiste effréné). Il n'est pas nécessaire d'être prophète pour prévoir que le centième anniversaire de cette fin tragique sera l'occasion d'une avalanche d'hommages, de panégyriques et de célébrations de toutes sortes. Ni de conjecturer qu'il se trouvera, parmi les thuriféraires, nombre d'idiots utiles de la fausse droite, voire d'ecclésiastiques oublieux ou ignorants de ce qu'était réellement Jaurès et de la conception qu'il pouvait avoir de la laïcité, si appréciée de nos jours pour être prétendument « apaisée ».

C'est précisément pour faire obstacle à la désinformation prévisible à ce sujet que Bernard Antony a eu l'excellente idée de faire paraître un *Jaurès. Le mythe et la réalité*.

En deux parties, la première consacrée à la vie de Jaurès, normalien et agrégé de philosophie, la seconde à Jaurès l'« historien », l'auteur fait justice des légendes qui entourent la mémoire de l'ancien député de Carmaux. Mais pourquoi avoir consacré un livre tiers de l'ouvrage à l'œuvre historique de Jaurès ? C'est que la pièce maîtresse de celle-ci est une *Histoire socialiste de la Révolution française* (en six volumes) dans laquelle se dévoile l'aversion antichrétienne et plus spécifiquement anticatholique, constante et militante, qui est la caractéristique profonde de Jaurès, admirateur de la Révolution et disciple revendiqué de Robespierre dont il dit : « *Je suis avec Robespierre et c'est à côté de lui que je vais m'asseoir aux Jacobins.* » Bernard Antony précise : « *Là est sans doute la clef d'interprétation de Jaurès : au "catholicisme-fanatisme", il oppose une autre religion dont il se veut le prophète et un prophète bel et bien fanatique puisque pour la régénération que va réaliser la Révolution, la fin justifie les moyens. Même les plus monstrueux* » (p. 257).

Sans doute Jaurès témoignait-il d'une certaine religiosité, mais celle-ci était non-chrétienne et très anticatholique (même s'il pouvait avoir des rapports aimables avec certains catholiques sur le plan personnel).

Mais les pages consacrées à Jaurès l'historien permettent à Bernard Antony de montrer que c'est la confrontation religieuse qui est au cœur de *L'Histoire socialiste de la Révolution française*.

On ne peut que recommander la lecture de cette étude, agréablement présentée sous forme de questions, posées par Cécile Montmirail, et de réponses – souvent percutantes – apportées par Bernard Antony. Un excellent antidote à la désinformation.

La Nef, n° 257, mars 2014

La « guerre pour la paix »

Les célébrations du déclenchement de la Grande Guerre et de la mort de Jean Jaurès (été 1914) mettent en lumière la connivence du pacifisme socialiste avec la barbarie de ce conflit dont nous n'avons toujours pas véritablement guéri les blessures.

Cent années se seront bientôt écoulées depuis la mort de Jean Jaurès, assassiné le 31 juillet 1914 par le nationaliste Raoul Villain, à la veille de la Première Guerre mondiale. Ce double centenaire, celui de cette mort tragique et du déclenchement du premier grand conflit mondial, a ceci de paradoxal que nous commémorons à la fois le combat d'un socialiste pacifiste et le patriotisme des combattants français. À s'y pencher de plus près, cette contradiction apparente pourrait l'être moins, si les historiens avaient l'audace

d'employer quelquefois le conditionnel. Car aucun d'eux n'a osé répondre à la question – que tous se posent finalement: et si l'attentat contre sa personne n'avait pas eu lieu, aurait-il rejoint l'Union sacrée?

La science historique ne se prête pas en principe à ce type de raisonnement hypothétique, car elle formerait en permanence la constitution de mondes parallèles hors des réalités contingentes de l'histoire. Toutefois, cette question posée a le mérite de mieux nous faire comprendre la pensée et l'action de Jean Jaurès, au-delà des mythes que la République et le socialisme français ont créés à partir de la figure de cet homme politique. La question vaut d'être posée lorsque l'on sait que l'ensemble des socialistes français rejoignirent cette Union sacrée, bien qu'ils se fussent résolus, quelques années auparavant avec leurs confrères européens, à faire la grève générale en cas de déclenchement d'un conflit européen. Le 11 août 1914, *L'Humanité*, journal fondé par Jaurès, titrait : *La Guerre pour la Paix*. Et si c'était cela le pacifisme de Jaurès ? Et si cette idéologie acceptait la guerre à condition qu'elle soit sainte, « sacrée », à condition qu'elle soit la « *der' des der'* », en vue de l'accomplissement de la paix universelle? Ne faut-il pas voir la Grande Guerre comme cela ?

Pour l'attester, il convient de se plonger dans l'œuvre de Jean Jaurès, non dans son action politique, car ce qu'il réalisa en faveur de la paix est indéniable. Par souci du bien commun, il chercha à éviter la guerre, mais son idéologie voulut aussi la paix comme finalité de son utopie messianique, quel qu'en fût le moyen, y compris celui des armes. Son pacifisme fut la résultante de son socialisme, car la dimension eschatologique est la même dans les deux cas.

L'homme de vertu

Il ne s'agit pas de faire de Jean Jaurès l'envers de ce qu'il fut, par plaisir de faire tomber un mythe. À sa manière, le grand orateur fut un homme politique admirable, par la qualité de son verbe, son intelligence pénétrante et la droiture de son comportement. Au lieu de reprendre ses idées, nos hommes politiques contemporains feraient mieux de s'inspirer de ses vertus. « *Ce Jaurès, fils aimant, époux fidèle et père attentionné malgré ses occupations, ce Jaurès républicain, mais aussi du travail, de la famille et de la patrie* », résume Bernard Antony (1).

Cet homme de lettre, d'abord Professeur de philosophie au lycée Lapérouse d'Albi, puis à la faculté des lettres de Toulouse, devint député opportuniste aux élections de 1885, se convertit au socialisme lorsqu'il découvrit la réalité de la misère ouvrière, au moment de la grève des mineurs de Carmaux en 1892. À partir de cette date, il fut de tous les combats aux côtés des socialistes. Politiquement, il faut retenir son œuvre d'unificateur de l'ensemble des sectes socialistes divisées sur la sphère politique française depuis le début de la IIIe République. Sans lui, la création

de la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO) en décembre 1905 n'aurait pas été rendue possible. Il fut l'un des seuls hommes politiques socialistes à avoir su manier avec brio les contraires grâce à la puissance de sa dialectique pour permettre au socialisme de progresser d'un seul bloc, avec une seule doctrine. Il offrit au socialisme d'avancer de concert avec la République, malgré les appréhensions nombreuses des guesdistes (2). Si, aujourd'hui, l'unanimité des socialistes se réfère à Jean Jaurès, c'est pour mieux se départir de l'héritage marxiste et de son caractère révolutionnaire, car lui seul donna au socialisme son visage républicain. À sa manière, il embourgeoisa l'idéologie.

Utopie religieuse

Jean Jaurès n'était pas marxiste. Il en épousa le vocabulaire pour mieux conquérir les

disciples français de Marx et une partie de l'électorat ouvrier, mais il garda une vision plus idéaliste du socialisme et moins matérialiste, plus proche des premiers socialistes comme Saint-Simon et Pierre Leroux. L'unité de doctrine chez les socialistes, il la trouva dans ce qui rejoignait chacune de ces sectes : le caractère utopique et eschatologique. Ainsi il compara le prolétariat au Christ pour mieux rejoindre la dialectique marxiste : « *Et comme le dieu-homme, pour rester dans sa mission a dû rester pauvre, souffrant et humilié jusqu'au jour triomphal de la résurrection, [...] ainsi le prolétariat reste d'autant mieux dans sa mission dialectique, que, jusqu'au soulèvement final, jusqu'à la résurrection révolutionnaire de l'humanité, il porte, comme une croix toujours plus pesante, la loi essentielle d'oppression et de dépression du capitalisme. De là, évidemment, chez Marx, une tendance originelle à accueillir difficilement l'idée d'un relèvement partiel du prolétariat. De là, une sorte de joie, où il entre quelque mysticité dialectique, à constater les forces d'écrasement qui pèsent sur les prolétaires* » (3).

En politique, tout fut chez Jaurès forme de religiosité. Il ne connaissait pas la distinction du spirituel et du temporel : « *En tout cas, bien loin que l'humanité doive tendre comme vers un idéal à la séparation du spirituel et du temporel, c'est leur fusion au contraire qu'elle doit désirer* » (4), précisait-il. C'est en donnant un souffle mystique au socialisme qu'il mit tout le monde d'accord. Comme l'explique le philosophe André Robinet, il y a initialement dans l'œuvre de Jean Jaurès « *une donnée de foi métaphysique qui est admise sans être discutée* ». Cette religiosité politique, cette tendance à fusionner le terrestre et le sacré dans une forme de théocratie immanente, n'est pas nouvelle; elle naquit sous la Révolution française, se conceptualisa chez les socialistes utopiques, mûrit chez les républicains et s'accomplit sous la forme de « *religions séculières* » (Raymond Aron) par les totalitarismes du XX^e siècle.

Voilà pourquoi, chez Jean Jaurès, le pacifisme fut une mission « sacrée », en collusion étroite avec le patriotisme républicain de 1914. Issu de la Révolution française, ce dernier, tirant sa légitimité non des réalités territoriales, des patries terrestres, mais des droits du genre humain, s'était aussi donné une mission civilisatrice universelle, comparable à la religion de l'humanité des socialistes utopiques. Patriotisme, socialisme et pacifisme unis par une même inspiration religieuse, légitimèrent l'acharnement au combat dans les tranchées.

Le chef-d'œuvre de pacifisme patriotique de Jean Jaurès fut la fameuse proposition de loi qu'il rédigea en 1910 pour l'organisation de l'armée, plus connue aujourd'hui sous le nom de *L'Armée nouvelle*. Il y préconisa, à l'instar des soldats de l'An II, une vaste défense nationale de l'ensemble de la nation. Il souhaitait armer tous les citoyens pour la mise en place de la plus vaste armée de réserve, si puissante qu'elle imposerait la crainte aux autres nations et empêcherait toute forme de velléité guerrière à l'encontre de la France. Visible dans cette proposition de loi, son pacifisme fut fondé sur la peur grâce à la militarisation complète d'une patrie. Aujourd'hui, la politique de la dissuasion nucléaire repose sur les mêmes fondements.

Jean Jaurès synthétisa en France une vaste doctrine militaire dont les conséquences le dépassaient. Il fut le concepteur de la Première Guerre mondiale autant qu'il tenta d'en être le fossoyeur. Comprendre cela suppose aussi de ne pas regarder les origines de ce grand conflit derrière les seules lunettes de l'histoire politique, diplomatique et militaire, mais, comme l'historien italien du fascisme Emilio Gentile dans *L'Apocalypse de la modernité, la Grande Guerre et l'homme nouveau* (Aubier, 2011), de se concentrer sur l'histoire culturelle, philosophique et religieuse de l'homme occidental au début du XX^e siècle.

Pierre Mayrant

-
- (1) Bernard Antony, *Jaurès, le mythe et la réalité*, Ateliers Fol'fer, 2012.
 - (2) Les partisans de Jules Guesde (1845-1922) sous influence marxiste.
 - (3) Jaurès Jean, Études sociales, introduction : *Questions de méthode*. *Cahiers de la Quinzaine*, 4^e cahier de la 3^e série, déc. 1901.
 - (4) Cité par Bernard Antony, op. cit.
-

En bref

Jaurès. Le mythe et la réalité

Sa fin tragique le 31 juillet 1914, à la veille de la grande hécatombe – a largement contribué à l'héroïsation du chef socialiste, devenu au fil du temps une icône républicaine, laïque et obligatoire. Catholique traditionaliste, Bernard Antony, originaire du Tarn comme le tonitruant député de Carmaux, entreprend de « déconstruire » l'histoire sainte du héraut de la classe ouvrière et de l'anticléricalisme militant. Il évoque d'abord la carrière du tribun avant de présenter, dans une seconde partie, son œuvre d'historien. C'est l'occasion d'une charge attendue contre la Révolution française, dont la tonalité générale révèle les talents de pamphlétaire de l'auteur.

Jean Kappel

Egards, extrait du n° 40, été 2013

Notes de lectures

Le *Jaurès* que vient de nous livrer Bernard Antony comblera les amateurs d'histoire vivante. Vivante dans le sens où l'auteur-historien se fait enquêteur sur le terrain, généalogiste, psychologue, linguiste même pour nous offrir le premier ouvrage critique aussi complet sur cet étrange phénomène qui a donné son nom à des milliers de rues des cités de la république laïque et obligatoire du bon pays de France.

Jaurès est au premier abord l'archétype de la puissance physique et oratoire prisée par la France maçonnique de la fin du XIXe siècle. Enflure de discours bourrés de références littéraires et antiques, empruntant même parfois à un certain sentimentalisme chrétien fort en vogue à l'époque dans le camp d'en face. Cela pour orner un affichage brutal de postures idéologiques : laïcisme intégral, *classisme* prolétarien, pacifisme socialiste, anticléricalisme bouffon, progressisme scientifique... Bref tout l'attirail mental du prêt-à-penser social-séculariste dont Philippe Muray a si bien analysé les ressorts dans son *XIXe siècle à travers les âges*.

Antony nous fait découvrir toutefois un Jaurès aussi Janus qu'il paraît Saturne. Son amour néomarxiste du prolétariat ne l'empêche pas de recommander aux ouvriers coopérateurs de la Verrerie d'Albi d'obéir à leur patron, faute de quoi ils s'enliseraient dans leur chienlit. Son obsession anticléricale ne l'empêche pas de faire confirmer sa fille. Son pacifisme manifeste d'évidentes limites avec son idéal de république milicienne et d'école-caserne, prôné au long du monumental ouvrage, *L'Armée nouvelle*. Son dreyfusisme est tempéré par ses hésitations initiales, son admiration pour un Marx déclarant que « l'élimination du trafic de la société rendrait le juif impossible » et sa proximité avec une culture sociale-populaire marquée par un antisémitisme de gauche franc et massif. Son soutien à la cause des Arméniens crucifiés par le fanatisme turc, impérial puis maçonnique jeune-turc, est démonétisé par son opposition à toute intervention française. Son culte de l'étatisation des consciences contredit son ode à la famille, qui le ferait passer aujourd'hui pour pétainiste. Et l'on pourrait soutenir, non sans ironie, que son antichristianisme viscéral ne se concrétise même pas, d'après Antony, par une initiation dans l'une de ces loges qui rivalisaient de haine dans la « révolution culturelle » de la IIIe République naissante, avec son expulsion des congrégations et sa loi de séparation des Églises et de l'État, révolution cache-sexe d'un affairisme sans limite.

Parmi les qualités d'Antony, trois nous paraissent décisives pour cette étude. D'abord, enfant du pays tarnais, il est à même de lier histoire nationale et histoire locale, de superposer les grands discours du maître en socialisme à son intimité familiale, l'effort intellectuel de ce normalien brillant à son rapport intime aux femmes (fort distant) ou à sa propre image physique (bien dégradée). Les idées sont issues des hommes et les hommes sont aussi de chair et de sang.

Ensuite, cette vaste érudition qui lui permet de relier le « cas » Jaurès au continuum historique de ce terrible tournant de siècle. Guerre de religion inavouée en France, entre cet « occulto-socialisme » gnostique ou athée, son pullulement de sectes, et l'Église catholique à peine remise des massacres qui l'épuisèrent sous la Terreur, voire le protestantisme et le judaïsme. Antony pénètre jusqu'à l'intimité spirituelle de Jaurès pour y déceler, dans les replis de ses écrits, ce glissement décisif du Dieu-altérité vers la déification égotique via un panthéisme de bricolage. Jaurès l'inépuisable tribun, relève Antony, c'est l'annonce des discours-fleuves prétendant épuiser le réel d'un Castro, d'un Souslov ou d'un Enver Hodja, ce dernier diplômé de la Sorbonne. Tandis que Jaurès pérorait, à ses côtés au Bureau socialiste international, Lénine éructait ses discours de haine de classe qui plus tard iraient remplir des étagères entières de bibliothèques.

Antony, enfin, offre une nouvelle fois à l'esprit actuel sa subtile et courageuse liberté de dire. Il cède parfois à ses préférences historiques, à ses sympathies culturelles au détriment d'une démarche plus froidement « universitaire ». Et alors ? Une part de subjectivité signe la sincérité du propos. Le prétentieux rationalisme des clercs cache, trop souvent, un biais idéologique d'autant plus sectaire qu'il est occulté. Antony est libre face aux repentances obligatoires, comme face aux cultes laïques et marxistes. Il aère, disperse et ventile le monde étouffant de l'utopie socialiste, de son constructivisme anthropocentrique, de son apostasie, de ses haines et de ces coteries dominées par les demi-dieux de l'égalitarisme émancipateur.

La paradoxale et surabondante pensée de Jaurès pourrait sembler pour le moins confuse si elle n'était axée sur un désaxement. Celui du rejet viscéral du Dieu tout autre, du Dieu alpha et oméga, du Dieu incarné, au bénéfice d'une déification de soi, d'un panthéisme hugolien. Au début de son *Histoire socialiste de la Révolution française* (le titre en dit long), le tolérant Jaurès souhaite « non seulement la laïcité complète de l'État, mais la disparition même de l'Église et même du christianisme ». Une radicalité de banquet républicain qu'il déclina en imprécations contre les « jésuites », têtes de turcs, si l'on ose écrire, du maçonnerie provinciale après avoir été celles de l'absolutisme monarchique. Monsieur Jaurès va jusqu'à enjoindre l'ex-séminariste Émile Combes, président du Conseil, auteur des lois d'expropriation et de censure contre le catholicisme, fomenteur du flicage généralisé de l'armée (l'affaire des « fiches ») à aller plus loin que la fermeture de milliers d'écoles lors de l'expulsion des congrégations, sous le prétexte que l'Église fût antidreyfusarde. « Il y a des crimes politiques et sociaux qui se paient, et le grand crime collectif commis par l'Église contre la vérité, contre l'humanité, contre le droit et contre la République va recevoir son juste salaire », menace l'émancipateur du prolétariat. Le vociférateur a pourtant les mains sales. N'hésitant pas à manier le terme de « juiverie », Jaurès avait quelques années auparavant encensé Édouard Drumont : « Comme Marx, il aurait pu montrer que la conception sociale des juifs, fondée sur l'idée de trafic, est en parfaite harmonie avec le mécanisme du capital », écrit-il, dénonçant l'action « démesurée et redoutable » des juifs dans « notre société ». Et c'est ce même Jaurès qui avait dénoncé à la chambre, avant sa conversion au dreyfusisme, la non-condamnation à mort du capitaine comme « une manifestation de l'esprit de caste de la haute armée », avant de s'abstenir sur un texte opposé à la demande de révision du procès pour haute trahison !

Certes, précise Antony, Jaurès n'alla pas jusqu'à écrire des poèmes à Satan comme le fit Marx ou à théoriser le culte du mal comme le firent Netchaïev et Bakounine dans leur *Catéchisme révolutionnaire*. Mais sa pensée, aussi tempétueuse fût-elle, est bien celle de la sécularisation forcée de l'Espérance, de la prétention à établir ici-bas un paradis pour le surhomme dieu, concept que Jaurès n'hésita pas à emprunter à Nietzsche.

Au final, derrière l'imprégnation marxiste, derrière la haine de l'Église et du christianisme, derrière l'enflure de l'ego, derrière les prétentieuses circonvolutions dialectiques sur les sujets concrets d'administration du pays, l'illustre Jean Jaurès, qui aura donné son nom en France à des milliers d'écoles, des kilomètres de rues et même à une éminente fondation de penseurs socialistes à un siècle de distance, n'est guère que la caricature du parfait bourgeois voltairien en mal de reconnaissance populaire. Son interprétation de la Révolution française est à cet égard révélatrice. « La classe bourgeoise et industrielle était pénétrée de la grandeur de son rôle », s'extasie-t-il dans son *Histoire socialiste de la Révolution française*, en omettant l'œuvre de destruction systématique des organisations ouvrières entreprise par icelle via sa loi Le Chapelier. Simultanément, il redit son exécration pour « l'étreinte sauvage des moines », et déclare que si l'Église « possédait des couvents, des hôpitaux, des abbayes sans nombre », c'était pour nourrir « une énorme clientèle de mendiants ou de pauvres ». Une « clientèle », avons-nous bien lu.

Jean Jaurès, falsificateur au service de la prise de pouvoir absolue – sociale, intellectuelle, spirituelle – par l'encadrement productiviste du pays. Voilà la réalité que nous dévoile Bernard Antony. La vitupération de « l'absolutisme » et de la « tyrannie » cache mal l'occultation d'un totalitarisme d'un autre ordre, soit l'accaparement d'une société entière par la praxis matérialiste, l'économisme, la réduction de l'homme à l'homme, l'hédonisme pour horizon indépassable.

Que les « bourgeoisies » étatiste, entrepreneuriale, syndicale ou communicationnelle de nos sociétés postindustrielles célèbrent le culte du type de grand ancêtre qu'incarne Jaurès est dans l'ordre des choses. Nous écrivons bien : des choses.

La Griffes, n° 93, avril-mai-juin 2014

Jean Jaurès est à la mode. Mieux : c'est le mode auquel on se réfère en ces temps de socialisme aggravé. François Hollande ? C'est lui Jaurès ! Marine Le Pen ? Mais c'est – selon tel élu du FN – la vraie Jean Jaurès de 2014 !

Pour exploser le mythe et revenir à la réalité, il faut lire d'urgence en ce centenaire de sa mort le Jaurès de Bernard Antony paru à l'Atelier Fol'fer.

Voici le Jaurès socialiste, pacifiste, embrigadeur de la jeunesse, kabbaliste peut-être... Un portrait d'une épaisseur humaine exceptionnelle, qui soulève des questions restées dans l'ombra jusque-là.
